Lorsque nos silences s'embrassent

Auteur : Mervel Mulezi
Œuvre n°2 : Après l'Atlantique, un continent perdu

———

Introduction

Il est des silences qui pèsent, et des silences qui guérissent.
Ce livre raconte l'histoire d'une femme qui avait perdu tout espoir.
Son cœur était fermé, son âme fatiguée, et l'amour lui semblait un rêve interdit.
Elle croyait que la douleur était définitive et que la vie n'avait plus de lumière pour elle.

Puis il est arrivé.
Mervel.
Un homme simple, attentif, qui ne promettait rien, mais qui, par sa seule présence, a permis à son cœur de respirer à nouveau.

Lorsque nos silences s'embrassent n'est pas seulement une histoire d'amour.
C'est une histoire de reconstruction, de courage et de renaissance.
C'est le récit de ces instants où deux âmes brisées se rencontrent et découvrent que, même après le chaos, il reste toujours un peu de lumière.

Chaque chapitre est un pas vers l'espoir, un murmure qui dit que la vie peut encore être douce, et que l'amour peut renaître, même là où on ne l'attend plus.

———

Chapitre 1 – Mervel

Avant toi, il n'y avait plus rien.
Plus de couleur, plus de rêve, plus de foi.
Je vivais dans un corps vide, un cœur fermé, un monde sans musique.
Je pensais que l'amour, c'était une illusion qu'on finit tous par enterrer.

J'avais tout perdu.
Ce que j'étais. Ce que j'espérais. Ce que je croyais mériter.
J'étais devenue une ombre qui avance sans but, par habitude, par peur de tomber pour de bon.

Et puis… tu es arrivé.
Mervel.

Tu n'as rien fait d'extraordinaire.

Tu étais juste là.
Simple, vrai, présent.
Tu parlais avec douceur, tu regardais sans juger.
Tu m'as vue telle que j'étais — pas belle, pas forte, juste réelle.
Et sans t'en rendre compte, tu as rallumé quelque chose en moi :
le désir de revivre.

Au début, j'ai eu peur.
De toi, de moi, de recommencer à espérer.
Mais tu ne m'as pas forcée à t'aimer.
Tu m'as simplement appris à ne plus avoir peur d'aimer.

Et un matin, sans comprendre comment, j'ai senti mon cœur battre autrement.
Pas pour fuir, mais pour aller vers toi.
Vers la vie.

Alors oui, aujourd'hui, je peux le dire :
je veux vivre encore.
Je veux aimer encore.
Parce que tu m'as montré que même après le chaos,
il reste toujours un peu de lumière —
et qu'elle porte ton nom, Mervel.

Chapitre 2 – La rencontre

Il pleuvait ce jour-là.
Une pluie fine, presque timide, celle qui tombe sans bruit mais qui s'infiltre partout — dans les rues, dans les cœurs, dans les souvenirs.
Je m'étais réfugiée dans un petit café au coin d'une ruelle, plus pour fuir le monde que pour boire quelque chose.
L'air sentait le café brûlé et le vieux bois mouillé.

Je n'attendais rien.
C'était devenu ma spécialité : n'attendre plus rien.

Je me suis assise près de la fenêtre, à regarder les gouttes glisser lentement sur la vitre.
Elles se rejoignaient parfois, s'embrassaient, puis se séparaient à nouveau.
C'était beau, triste et vrai.
Un peu comme la vie.

Et puis, je t'ai vu.

Tu étais là, à quelques tables de moi, penché sur un carnet.
Tu écrivais, sans lever la tête, concentré, presque ailleurs.

Mais ton visage avait cette douceur rare des gens qui ne mentent pas.
Tu avais l'air fatigué, toi aussi — pas du corps, mais de l'âme.

Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai eu envie de te regarder encore.
Comme si mon cœur avait reconnu quelque chose dans ta solitude.
Un reflet. Une douleur jumelle.

Le serveur a posé un café devant moi, et sans réfléchir, j'ai tourné les yeux vers toi.
Tu m'as vue.
Juste un instant.
Et tu as souri.
Un sourire simple, sans intention, sans promesse.
Un sourire qui disait : je te vois, toi aussi tu existes.

Tu t'es levé quelques minutes plus tard, carnet à la main, et en passant près de ma table, tu t'es arrêté.
Tu as dit doucement :
— Vous aimez le silence, vous aussi ?

Je n'ai pas su quoi répondre.
Alors j'ai simplement hoché la tête.

Tu as souri encore, un peu plus vrai, un peu plus long.
Et tu es sorti, laissant dans l'air une odeur de pluie et de mystère.

Ce soir-là, je ne savais pas encore que ce simple échange allait tout changer.
Mais quand je suis rentrée chez moi, quelque chose en moi s'était déplacé.
Une poussière, un souffle, une chaleur légère.
Comme un battement oublié qui revenait doucement à la vie.

———

Chapitre 3 – Les jours qui suivent

Je ne t'ai pas revu tout de suite.
Les jours ont passé, pareils les uns aux autres.
Mais quelque chose avait changé — un souffle, un écho, une présence qui ne me quittait pas.
Ton sourire, bref et calme, revenait dans ma mémoire comme une chanson qu'on n'a pas fini d'écouter.

Je continuais à aller dans ce café, sans trop savoir pourquoi.
Peut-être pour me convaincre que tout cela n'avait été qu'un hasard,
ou peut-être pour espérer, en secret, te revoir encore.

Et un matin, tu étais là.
Assis à la même table, ton carnet ouvert, ton regard perdu quelque part entre les mots et le silence.
Quand tu m'as aperçue, tu as levé les yeux et ton visage s'est éclairé,
pas d'une surprise, mais d'une douce évidence.

Tu t'es approché, lentement.
— Puis-je m'asseoir ?
J'ai hoché la tête.

Aucun ton dramatique, aucune musique en fond.
Juste deux êtres qui se reconnaissent sans le dire.

Tu m'as parlé de choses simples — du temps, des livres, de la pluie qui semblait ne plus vouloir s'arrêter.
Ta voix avait quelque chose d'apaisant, comme si chaque mot avait traversé la fatigue avant de se poser.
Tu ne m'as pas demandé pourquoi j'avais l'air triste.
Tu n'as pas voulu savoir d'où venait ma douleur.
Tu m'as juste parlé comme si j'étais encore là, entière, vivante.

Et pour la première fois depuis longtemps, je me suis sentie exister autrement que par mes cicatrices.

Les jours suivants, nous nous retrouvions sans nous donner rendez-vous.
Toujours au même endroit.
Parfois nous parlions, parfois non.
Le silence ne pesait plus — il nous reliait.
Je découvrais ta façon de penser, ta pudeur, ta manière de regarder le monde avec douceur malgré tout.

Et un soir, alors que le soleil tombait derrière la vitre,
tu as dit doucement :
— Tu sais, on peut avoir été brisé sans être fini.

Cette phrase m'a traversée.
Je n'ai pas répondu.
Mais à l'intérieur, quelque chose s'est ouvert.
Une petite fissure dans la muraille que j'avais construite autour de mon cœur.

Depuis ce jour, je ne me suis plus cachée derrière mes silences.
Je les ai laissés s'asseoir à côté des tiens.

———

Chapitre 4 – Les fissures et la lumière

Je croyais que la douleur s'effaçait quand on commence à aimer à nouveau.
Mais c'est faux.
Elle reste là, tapie dans les coins de la mémoire, prête à surgir au moindre geste trop tendre.

Avec toi, Mervel, tout était différent.
Tu étais calme, attentif, patient.
Tu ne cherchais pas à comprendre mes blessures — tu les acceptais.
Et c'est précisément ce qui me terrifiait.

Plus tu étais bon, plus j'avais peur.
Peur que tu partes, peur que tu voies le chaos en moi, peur d'être encore celle qu'on abandonne.
Je voulais t'aimer, mais mes mains tremblaient dès qu'elles frôlaient les tiennes.

Un soir, sans raison apparente, tout a éclaté.
Je ne sais plus ce que tu as dit, ni ce que j'ai répondu.
Je sais juste que ma voix s'est brisée au milieu d'une phrase.
Je t'ai dit que je n'y arriverais pas, que j'étais fatiguée de me battre contre ce que j'étais.

Tu n'as pas parlé.
Tu es simplement resté là, face à moi, ton regard posé comme une main sur mes tempêtes.

— Tu n'as pas besoin d'être forte, tu sais, tu as murmuré.
— Je ne veux pas que tu sois parfaite, je veux juste que tu sois vraie.

Ces mots ont tout arrêté.
Le temps, mes peurs, ma colère.
Et puis j'ai pleuré.
Longtemps.
Comme on ne pleure qu'une fois, quand tout ce qu'on a retenu depuis des années finit par se renverser.

Tu m'as prise dans tes bras, sans rien dire.
Et dans ce silence, j'ai senti que je n'étais plus seule à porter le poids.

Ce soir-là, quelque chose en moi s'est fissuré pour laisser passer la lumière.
Pas la lumière bruyante des miracles, non.
Une lumière douce, comme celle d'une bougie qui ne veut pas s'éteindre.

Je t'ai regardé, les yeux pleins de larmes, et j'ai dit :
— J'ai peur d'aimer encore.
Tu as souri.
— Alors aime, même avec la peur.

Et pour la première fois, j'ai cru que c'était possible.

———

Chapitre 5 – Le Oui

Le café où nous nous étions rencontrés était silencieux ce matin-là.
Le soleil filtrait à travers les vitres, chaud et doux, comme s'il savait que ce jour-là, quelque chose allait changer.

Je t'ai cherché du regard, et tu étais là.
Assis à notre table habituelle, ton carnet fermé, tes yeux sur moi.
Je me suis approchée, hésitante, comme si le monde entier retenait son souffle.

Je me souvenais de tout : la pluie, les silences, les larmes, la peur, la douleur.
Tout ce que j'avais cru perdu.
Et pourtant, ici, avec toi, tout cela avait une nouvelle couleur.

Je me suis assise en face de toi.
Mon cœur battait fort, et je sentais cette petite lumière dans ma poitrine — celle que tu avais allumée, silencieusement, jour après jour.

Je t'ai pris la main, avec hésitation.
— Mervel… j'ai peur.
— Je sais, a murmuré ta voix douce.

Je respirai profondément.
Et puis, pour la première fois depuis longtemps, j'ai souri vraiment.
Un sourire qui n'était pas une façade, ni un masque, mais le mien, entier, retrouvé.
— Je veux… je veux vivre encore, ai-je dit.
— Vivre ? m'as-tu demandé.

Je hochai la tête, les yeux dans les tiens.
— Vivre l'amour. Avec toi.

Tu as souri, et cette fois, il n'y avait ni crainte, ni silence suspendu.
Juste une évidence.
Tu as serré ma main, doucement, et je me suis sentie légère, pour la première fois depuis des années.

Alors oui.
J'ai dit oui.
Oui à toi.

Oui à l'amour.
Oui à la vie.

Et nos silences, qui avaient été remplis de douleurs et de peur, se sont enfin embrassés.
Le silence n'était plus vide.
Il était plein de lumière, de chaleur et d'espoir.

Et je savais que, tant que nous resterions là, côte à côte, le passé ne pourrait plus nous arrêter.

———

Biographie de l'auteur

Mervel Mulezi est un étudiant en ingénierie civile à l'Université officielle de Bukavu. Passionné par la littérature et les émotions humaines, il puise dans ses expériences et son regard sur la vie pour raconter des histoires de résilience, d'amour et de renaissance.

Après l'Atlantique, un continent perdu est sa première œuvre publiée, tandis que Lorsque nos silences s'embrassent est sa deuxième, une exploration poétique et intime de la reconstruction après la douleur.